

XVI.

II.

21

Après ces lettres, Louise se sentit épuisée; elle avait dépensé toute sa résignation à les écrire, et son ame, fatiguée de l'élévation à laquelle elle s'était tenue un instant, retomba dans la douleur, plus faible que jamais.

Elle passa donc presque subitement de l'abnégation qui avait dicté son langage à toutes les agitations du désespoir ; l'approche de la mort commençait à la jeter dans ce délire fiévreux et entre-coupé qui précède d'ordinaire ce moment extrême. Pressée d'en finir avec la vie et effrayée de la quitter, à la fois éperdue et craintive, elle n'avait plus ni la possession d'elle-même, ni la conscience de ce qu'elle voulait ; elle était semblable au criminel que le tombereau va emporter : son libre arbitre l'avait quittée, et, condamnée à mort, elle n'attendait plus que l'heure ; mais elle l'attendait dans les angoisses et l'égarement.

Par instans, cependant, le calme lui revenait, et alors, reprenant sa résolution, elle songeait à conserver à sa dernière action une gravité sereine ; elle arrangeait tout autour

d'elle, elle cherchait à donner à son humble asile ce luxe de propreté et cette élégance sans frais, coquetterie de la ménagère pauvre, mais paisible ; elle déroulait, devant le foyer, la natte de jonc ; elle versait de l'eau sur les fleurs qui penchaient dans les vases leurs têtes demi-fanées, elle arrondissait plus gracieusement les plis de ses rideaux blancs. Mais, au milieu de ces occupations tranquilles, la vue d'un objet, un souvenir, une pensée, la ramenaient au sentiment de sa situation ; elle s'arrêtait, frissonnante, et alors revenaient les larmes et les désolations.

Pendant ces crises alternatives de résignation ou de douleur, elle fut plusieurs fois sur le point d'écrire de nouveau à Arthur, mais elle résista à ces tentations ; et voulant que son sacrifice conservât, du moins aux yeux

de ceux qui l'avaient aimée, son caractère d'élevation touchante, elle appela une voisine et lui remit ses lettres.

Quand elle fut ainsi murée dans son projet, elle acheva tous ses préparatifs. Jetant ensuite un long et dernier regard à sa chambre où elle avait été si heureuse, elle en fit deux fois le tour, regarda quelques objets en pleurant, se pencha pour respirer le parfum des fleurs, puis portant ses deux mains à sa bouche comme pour envoyer un baiser à tout ce qu'elle quittait, elle entra dans la seconde chambre, en ferma la porte derrière elle, et alluma le réchaud qui devait finir ses souffrances.

Nous n'arrêterons point nos regards sur ce qui se passa alors, car il est des images que l'art et l'humanité défendent d'offrir à

la vue; nous donnerons seulement quelques fragmens qu'elle écrivit, sans suite, sur des feuilles détachées.

« Tout est prêt, le charbon flamboie; adieu Arthur! j'ai mis la robe rose que je portais le jour où je t'ai vu pour la première fois; j'ai arrangé mes cheveux, comme je les arrangeais alors; mais ma robe est fanée, et beaucoup de mes cheveux sont tombés depuis; quand je me suis aperçue dans le miroir, je me suis fait pleurer.

» J'ai pris la montre que tu m'as donnée, je sens son battement contre ma poitrine, j'entends son bruit; il me semble que c'est quelque chose de toi, qui me touche et me parle.

» Tu m'as toujours paru comme un prince, Arthur, tant je te trouvais noble et beau; le bonheur suprême, pour moi, eût été de vivre à tes pieds comme un chien fidèle, sentant ta main passer de temps en temps sur ma tête. Quand je me suis donnée à toi, je n'ai eu ni hésitation, ni honte, je te sentais mon maître, et je ne voulais plus que ta volonté. O mon Dieu! quelles heures j'ai passées près de toi, et comme tu savais bien m'aimer! J'étais ton enfant: tu me faisais sauter sur tes genoux; tu m'enlevais dans tes bras pour me faire toucher le plafond de la main; tu me berçais sur ta poitrine, comme un nourrisson que l'on endort. Te rappelles-tu ce soir où tu m'arrangeas toi-même mes cheveux, scellant chaque papillote d'un baiser? O mon roi! que tu étais alors joyeux et bon! Comment tout cela a-t-il pu finir? comment ces délicieuses et

innocentes folâtreries ont-elles pu aboutir à la mort?

» L'air devient étouffant!.... Que cela est horrible de mourir! Oh! j'ai peur, j'ai peur! Où trouver du courage? Je n'ose en demander à Dieu; Dieu a horreur du suicide. Ce que je fais est mal, le prêtre me l'a dit quand j'étais petite; mais alors je ne croyais guère, hélas! que je devais me tuer un jour: j'avais tant de peur de mourir, qu'un mal de tête me faisait pleurer; et maintenant!... Oh! j'ai bien mal, j'ai la fièvre, un cercle de fer me presse les tempes. Arthur! Arthur! pourquoi as-tu cessé de m'aimer?

» Ah! si je pouvais le voir encore, si je me trainais à ses pieds, peut-être il aurait pitié de moi: j'aurais tant aimé à vivre!

Mon Dieu ! ne plus voir le jour, ne plus entendre les oiseaux !... Que vais-je devenir ?... Et ne pas oser prier, car j'ai oublié à prier... Il faut pourtant que je parle à Dieu, il n'y a plus que lui qui puisse m'entendre. Cet air.....; j'étouffe..... : à genoux.....; oh ! je veux mourir à genoux ! »

XVII.